

# Le Journal de Jean Lambert

(Extraits, suite <sup>1</sup>)

Mercredi 3 janvier [1945].

Le seul nom de C., dans un livre, un titre de film ou une chanson, suffit à m'attrister. Et aussi ce que je lis sur elle dans le *Journal* du quinzième volume des *Œuvres complètes*. Me dire que j'ai perdu tout cela.

Même si l'on se trompe, se persuader qu'on aime est déjà un si grand plaisir...

\*

Jeudi 11 janvier, Neuilly.

Je prends le café au Vaneau, où chacun se tapit sous une couverture. J'ai eu plaisir à trouver C. pas bien belle — à cause du froid et de son état. Thomas vient et parle avec Herbart d'Antonin Artaud sur lequel il écrit une étude.

Je passe ensuite quelques instants chez François Michel, et arrive chez les Jouhandeau, où Élise veut me faire déchausser pour entrer dans le salon. Mais nous nous casons dans la cuisine, avec l'in vraisemblable « *amateur de gallinacés* » dont je laisse à Jouhandeau le soin de rendre la

---

1. Voir les nos 148, 149, 150 et 151 du BAAG.

silhouette, les gestes et l'accent. Poussée à ce point, la pédérasie, ou plutôt l'inversion, devient sublime. Élise, pudiquement, lui interdit d'en parler, parce que « *ces choses-là la dégoûtent* ». L'arrivée d'un neveu de Marcel met d'ailleurs fin aux folies. Mais je n'avais jamais encore rencontré un *type* aussi complet. Auprès de lui, Marcel paraissait la virilité même. Élise portait un pantalon noir et la jaquette de soie brochée qu'elle confectionnait naguère.

Quel changement d'arriver ensuite dans le bureau de Marcel de Copet, à qui je voulais montrer la maquette de la revue !

Mardi 16.

Dîné dimanche au Vaneau. Près de C., je n'ai à peu près pas pensé qu'elle aurait pu être à moi, sauf quand Élisabeth a dit : « *C'est à mon amour pour Les Hauts de Hurlevent que C. doit son nom...* » Et j'ai pensé alors à la promenade entre Saint-Vallier et Cabris, où j'avais fait moi-même le rapprochement. Mais la vue de C. m'émeut toujours.

\*

Jeudi 18 janvier.

Retrouvé avant-hier Breitbach avec grand plaisir. Il n'a rien abandonné, à travers tant d'aventures secrètes, de son exubérance, de son exagération. Il est avec Schlumberger d'une cruauté dont j'ai bien de la peine à ne pas me réjouir.

\*

Le hasard fait que ce matin Michaux me téléphone. Je lui parle de la lecture d'hier, et lui demande pourquoi il n'a pas repris, dans les *Morceaux choisis*, le texte irrésistible paru autrefois dans *Mesures* [« *Portrait d'homme* »]. Il me dit que c'est pour ne pas peiner celui qui lui a servi de modèle [*Fourcade*]. Il me demande : « *Trouvez-vous que je parlais de lui avec sympathie, ou non ? — Cela m'a paru très cruel. — Mais puisque je suis cruel avec moi, pourquoi le serais-je moins pour les autres ? — Soit, mais vous avez des raisons de vous le permettre qui ne sont pas valables pour eux. — Ainsi, votre avis me confirme dans l'idée que j'ai bien fait de ne pas redonner ce texte. Si réussi qu'il me paraisse, je tiens davantage encore à l'amitié de celui qui me l'a inspiré. »*

\*

Samedi 20 janvier.

Max-Pol Fouchet, que je n'avais pas revu depuis notre rencontre à Marseille en 42, m'apporte quelques numéros de *Fontaine* dont les sommaires me paraissent excellents. Il me demande une collaboration un peu

régulière pour des notes critiques. Mais je n'ai plus guère envie d'écrire de critique. Par contre, grand plaisir à traduire pour la même revue les pages de Breitbach [*Die Rückkehr / Le Retour*] parues dans *Mass und Wert* et qui formaient le premier début de son roman. Fouchet m'expose de beaux projets. Il est gras, rose, cordial. Sa réussite est remarquable.

\*

Dimanche.

À Saint-Germain. La belle terrasse sous la neige. Rapports difficiles, douloureux de Thomas et de Colette. Th. me rapporte une phrase d'Herbart à propos de Catherine qui me bouleverse. « *Mais pourquoi*, lui a dit Herbart, *pourquoi vous autres, Lambert ou vous, n'avez-vous pas eu l'idée de devenir amoureux d'elle ?* » Thomas a répondu : « *Qui sait ?* » Herbart lui dit aussi : « *Si du moins elle s'était éprise d'un garçon du peuple, d'un ouvrier, mais qui soit sympathique...* » (Moi, au contraire, suis si plein de bonne volonté sotté que, vendredi, dans le petit bistrot où je déjeunais avec Humeau et où, à une table voisine, mangeaient Jean L. et Catherine, j'essayais de trouver les raisons qu'avait eues C. de se laisser séduire par ce garçon un peu engourdi et qui gardait son béret sur le crâne pour ne pas y recevoir les gouttes qui tombaient du plafond.)

Ayant quitté les Thomas et raté un premier train, je retourne vers la terrasse et regarde Paris sous la neige et le clair de lune. Je ruminais la phrase d'Herbart. Ainsi, il aurait suffi que je parle... Mais si je n'ai pas parlé, c'est peut-être que je ne sentais pas mon sentiment assez irrésistible ? Je m'en suis trop laissé imposer par ce qu'elle représente et ce qui l'entoure (qu'elle soit la fille de Gide, qu'elle ait une famille si persuadée de sa propre intelligence et de sa supériorité). C'était elle qu'il fallait tout bonnement gagner — le reste allait de soi. Mais ai-je vraiment tant de regrets ?

Mercredi 24 janvier.

C'est peut-être simplement le plus vilain tour que m'ait joué mon orgueil.

Camus, m'envoyant son *Malentendu*, y inscrit à peu près les mêmes mots qu'il avait écrits sur mon exemplaire de *Noces* : «... *puisque nous aimons ensemble les formes claires* ». Manque de mémoire, ou d'imagination ?

\*

Lundi 29.

Déjeuné avant-hier avec M.-P. Fouchet, qui raconte des choses co-

miques sur le vieux Gide à Alger ; ses costumes aux couleurs vives, ses bérets, ses chemises de cow-boy que lui ont offertes de jeunes Américains ; et le coup du pion poussé subrepticement sur l'échiquier pendant une partie avec Saint-Exupéry. Hier soir, passant avec Marianne une heure sous la tente, je lui ai demandé si elle connaissait la réaction de Gide devant l'histoire de C. Quand celle-ci l'a mis au courant, il lui a écrit qu'il ne savait pas encore s'il devait être agacé.

Marianne avait compris que j'aimais C., et C. aussi en avait eu le sentiment. Mais, m'assure Marianne, quand j'aurais pu le lui dire, il était déjà trop tard ; car il aurait fallu que ce soit dès le premier jour, quand elle était encore libre : ensuite, il était trop tard. « *Elle ne pouvait pas attendre*, dit M[arianne]. *Vous êtes parti, vous n'avez pas écrit... C. avait été touchée de votre gentillesse au cours de cette journée ; et ne croyez pas du tout qu'elle y ait été tellement accoutumée. Il y a eu un temps où elle se désespérait à l'idée que personne ne l'aimerait... Elle a souffert d'un terrible complexe d'infériorité. — Et moi, dis-je, qui la croyais si recherchée et pensais qu'elle trouverait tellement mieux que moi ! — Elle s'est laissée séduire par L. qu'elle a pris pour un Don Juan ; et puis, elle avait besoin, par réaction contre sa famille où tout le monde parlait d'aventure, de quelque chose qui ne fût pas une aventure. L. représentait pour elle quelque chose de connu, du seul fait que ses parents l'avaient rencontré à Moscou... » (Ah, tout cela m'ennuie à écrire, comme j'étais agacé de voir C. tricoter une layette blanche. Ceci seulement, quand j'ai redit à Marianne le mot d'Herbart : « *Mais C. n'est pas une fille dont on tombe facilement amoureux !* »)*

Je disais encore à Marianne : « *Il me déplaît de penser que quelque chose dans ma vie est raté, de ne pouvoir me dire que tout est bien ainsi. — Sans doute*, dit M., *parce que cela vous est arrivé rarement ?* » Et elle ajoute : « *Êtes-vous capable d'avoir des regrets ?*

— *Le moins possible, car je n'aime pas m'ennuyer avec moi-même.* »

\*

Vendredi 2 février.

J'éprouve une grande affection pour Paulhan depuis qu'il m'a fait cadeau d'un étui en mica contenant des nettoie-pipes. Je vais le voir aujourd'hui ; n'ose pas lui dire que je n'ai aucun goût pour le grand Dubuffet qu'il me montre, et guère davantage pour les *Têtes* de Fautrier.

De crainte qu'Élise ne déchire le manuscrit des *Chroniques maritales*, Jouhandeau les lui a fait lire chez Paulhan. Elle y a passé la journée. Sa lecture achevée, elle a dit à Germaine Paulhan : « *Une chose comme*

*celle-là, ça tue l'amour.* » Elle n'a pas dit mot à J. pendant trois jours, au bout desquels a éclaté une scène de fureur si violente qu'elle le menaçait d'un hachoir et qu'il est venu se réfugier chez les Paulhan.

Puis Élise a décidé, pour que la postérité la juge plus justement, de tenir son journal ; elle l'a écrit pendant dix-huit jours, puis a cessé. Je me rappelle aujourd'hui la façon menaçante dont elle a dit, un jour qu'ils étaient chez moi : « *Oh, mais moi aussi, j'aurais bien des choses à dire !* »

5 février.

Cet après-midi, aussitôt après le déjeuner, rue Vaneau, où je trouve la Petite Dame blessée à l'œil par une chute dans l'escalier. Elle se prépare à se rendre à Nice, où Gide viendrait la rejoindre.

J'apporte à Herbart le livre sur les îles d'Hyères, où l'on parle de la révolte du pénitencier établi autrefois au Levant ; telle à peu près qu'il l'a imaginée sans rien en savoir, non plus que de l'incendie ou des ruines du monastère... Son *Alcyon* est né de l'envoûtement que l'île exerçait sur lui, le soir — et un peu de l'épisode de la casquette qu'il rejetait toujours à la mer et qui toujours revenait échouer à ses pieds sur le sable. Il est — et je suis — assez bouleversé par cette découverte ; son livre m'avait persuadé qu'il utilisait des éléments connus, et j'allais jusqu'à essayer de retrouver dans mes souvenirs de l'île les lieux décrits par lui.

Le leur lis la *Lettre à Alain Gerbault* et recueille quelques corrections utiles. Il faudrait, en particulier, parler un peu des livres de Gerbault, et dire qu'ils ne sont pas du tout à la hauteur de sa vie.

\*

Une heure ensuite chez Breitbach, qui doit reconstituer tout son mobilier et sa bibliothèque, au pire moment, et avec des moyens très réduits. Il me donne un des exemplaires subsistants de *Rival et Rivale*, et je lui donne mon exemplaire, plus rare encore, des *Amitiés particulières* [de Roger Peyrefitte] ; j'ai plaisir à me démunir pour lui de ce livre auquel je tenais.

Je vois ensuite [André] Berne-Joffroy, mon « *sosie* » (Breitbach lui aussi a failli s'y tromper). Il a le côté gauche de mon visage, le côté du démon. Il me montre des lettres de jeunesse de Valéry à Pierre Louÿs ; dans l'une est racontée la première rencontre avec Gide. Une autre contient une très intéressante autobiographie en deux pages ; mais rien, nulle part, qui annonce vraiment le grand poète. Une admiration, aujourd'hui incompréhensible, pour *À rebours* (où il est vrai, il découvrait Mal-

larmé) ; et, déjà, une méfiance de la passion à quoi il est resté fidèle. Son enthousiasme pour Gide ne paraît que là ; rien ensuite, dans son œuvre, ne répond à l'enthousiasme plusieurs fois exprimé de Gide pour lui, nulle part si débordant que dans les *Pages de Journal* publiées à Alger, et écrites à la suite de la rencontre à Marseille.

23 h 45. Si certain de ne pas pouvoir m'endormir, après le café préparé par Herbart et le thé préparé par Berne, que je repousse de me coucher et écris des lettres : à Herbart, à Paulhan, à Lemarchand, à É[mi-lienne] M[ilani] (en lui envoyant la *Cantate de Narcisse*).

\*

9 février.

Berne-Joffroy me téléphone : « Vous savez que C. a une petite fille ? » — et cela ne me fait à peu près rien. J'étais infiniment plus ému, hier soir, en revoyant Bette Davis dans *La Vieille Fille*. Un curieux destin fait que cette famille se perpétue par les femmes.

\*

Virgona me conduit en voiture à St-Germain-des-Prés, où je dois retrouver Vialatte. Avec celui-ci, longue conversation sur Kafka ; projet de chronique des livres pour une revue destinée à la Suède. Ensuite à la NRF. Je m'étais promis de ne pas parler de C. et ne me retiens pas d'annoncer la nouvelle à Gaston Gallimard, puis à Paulhan ; celui-ci avait remarqué le peu d'empressement du Vaneau à se réjouir.

\*

14.

Le soir du 12, chez Berne-Joffroy, j'admire une belle collection de Gide et de Cocteau, dont *Le Livre blanc*, très secret, que je me propose d'aller lire chez lui un jour. J'avais reçu le matin, d'Alger, une lettre de Gide ; toujours ému en voyant cette écriture, et me demandant toujours si ce ne sera pas la dernière lettre.

\*

Vendredi [21].

Déjeuné avec Thomas et Humeau ; puis visite à Schlumberger, que je trouve mal en point et avec qui je parle de Thucydide jusqu'à l'arrivée de Breitbach. Conversation sur Kafka, que Breitbach a connu à Prague. Il estime que la part du judaïsme est considérable dans son œuvre, en particulier dans *Le Procès*. Mais il s'accorde à penser avec moi que *Le Châteaueu* peut être compris sans du tout chercher l'explication mystique, d'ailleurs évidente.

\*

Mardi 13 [*mars*].

Journée de premier printemps. Je roule pour la première fois dans Paris à vélo. Visite à Mariano Andreu, dont j'avais tant aimé, reproduit dans un programme de l'Athénée, un tableau représentant des clowns et des musiciens. Le tableau est là, dans le grand atelier, mais tourné contre le mur, et si volumineux qu'il est indéplaçable. Andreu me montre les illustrations de deux Montherlant, puis de la *Guerre de Troie*. J'aime ces corps aux belles lignes minutieuses et pures et, dans les tableaux, ces tons de camaïeu. Somptueuse demeure aux décors baroques, ornée de sculptures d'églises, de beaux meubles lourds ; dans la chambre, une nature morte de Velasquez.

Nous parlons de Giraudoux, de Valéry dont il songe à illustrer *L'Idée fixe*. Il voulait illustrer *L'Âme et la Danse*, qui lui a été soufflée par Valentine Hugo. Je lui signale la parenté de son art avec celui de Blake dans *Le Paradis perdu*.

\*

Mardi 20.

J'ai conduit, hier matin, Marcel J. chez Mariano Andreu. Je savais d'avance qu'il serait séduit par le luxe un peu baroque de cette demeure, comme aussi par l'art d'Andreu, qui a des points de contact si évidents (lesquels ?) avec le sien. Il voudrait le voir illustrer une série de nouvelles intitulée *Boucher et prêtre*, où l'idée du sang joue un grand rôle.

Exaspéré par les exigences d'Élise, encore couchée et qui l'oblige à se déranger sans cesse, il me dit en sortant : « *Soyez dur, sinon on vous tyrannise.* »

\*

Mercredi 21.

Je retrouve Thomas et Marianne à Montparnasse, puis accompagne Marianne chez C. Première rencontre avec Isabelle (C. n'a pas lu le livre de son père et se demande quelle sorte de fille y apparaît ; autant qu'il me souviennne, elle est assez libre d'elle-même, ce qui a de quoi rassurer C.). L'Isabelle de celle-ci est aussi peu romantique que possible et refuse son second prénom de Sylvie.

J'étais un peu mal à l'aise, évidemment, mais tout s'est passé de façon assez gaie. C. veut que je l'accompagne au marché aux oiseaux, mais nous passons d'abord chez Breitbach qui m'attend, nous retient, et nous emmène chez Anne de Biéville, où se trouvent plus de ducs et de comtes que je n'en peux supporter. J'ai pourtant plaisir à rencontrer Patrice de la Tour du Pin, immédiatement sympathique malgré l'auréole qui le nimbe

et convient mal à son aspect ouvert et solide ; et à m'entretenir avec Oprecht, l'éditeur suisse ; mais plus de plaisir encore à fuir cette société pour retrouver L., avec qui je passe la soirée.

Cet après-midi, je verrai successivement C. et L. Ma vie est assez drôle. Andrée me demande de lui trouver la chanson *Catherine est une fille gentille, gentille...*

\*

Jeudi 22 mars.

Hier, j'ai rejoint C. à l'Hôtel de Ville ; promenade dans le marché aux oiseaux et aux fleurs ; elle me quitte chargée d'une perruche et d'un pot de primevères. Dans les boutiques, nous faisons très « *couple* ». Une chose me plaît avec elle, c'est qu'il ne va pas de soi que l'homme paye : on a d'autant plus de plaisir à lui offrir. Je n'écrirai rien ici de mes pensées, tandis que nous étions assis au soleil dans le petit café encastré dans le théâtre Sarah-Bernhardt. La conversation sur les perruches prenait un sens bien symbolique. Mais de quel regard je la suivais, avant qu'elle ne disparaisse dans le métro...

\*

Lundi 26 mars.

Retiré de l'agitation dispersante de Paris, qui du moins varie le cours des pensées, me voici soumis à de grandes vagues de mélancolie que ne peuvent surmonter ni le jardinage ni la lecture de l'Évangile de St Jean et du *Roi Lear*. Au contraire, tandis que je travaillais dans la cour, je songeais avec désespoir à ma maladresse auprès de C., à ce que j'ai perdu par trop de nonchalance. Une lettre de son père, que je retrouve dans mon volume de Shakespeare, vient aviver encore cette détresse. Son nom m'est une souffrance. Au déjeuner, on cherchait un nom pour une future nièce : maman a dit : « *J'aime bien Catherine* », et A[ndrée] a proposé Sylvie, qui est le second nom d'Isabelle. Tout l'amour de L., qui a vingt ans aujourd'hui, ne me console pas. Jamais je n'ai autant pensé à elle.

Mardi 27.

« *J'ai trop souvent permis à ma raison d'arrêter l'élan de mon cœur. Et, par contre, alors que mon cœur se taisait, j'ai trop souvent parlé quand même.* » (*Nouvelles Nourritures*).

Je viens de relire *Isabelle*. C. n'a pas à craindre que ce nom exerce sur sa fille une influence trop paisible ; tout doit la pousser au contraire, sous un tel patronage, à continuer les voies de sa grand-mère et de sa



mère. Je pensais d'abord lui écrire après avoir fait cette lecture, mais c'est vraiment impossible.

Mercredi.

Spinoza : « *Une affection ne peut être entravée, ni supprimée, si ce n'est pas une affection contraire et plus forte que l'affection à entraver.* » (Livre IV, Théorème VII).

« *Nécessairement chacun désire — ou a de l'aversion — de par les lois de sa nature, pour ce qu'il juge bien ou mal.* » (Théorème XIX).

« *Les hommes peuvent être différents de nature, dans la mesure où ils sont en proie aux affections qui sont des passions, et dans cette mesure aussi un même homme est variable et inconstant.* » (Théorème XXXIII).

« *L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort, et sa sagesse n'est pas une méditation de la mort, mais une méditation de la vie.* » (Théorème LXVII).

« *L'estime rend facilement orgueilleux l'homme qui est estimé.* » (Théorème XLIX). (Ainsi des louanges comme celles que m'adresse aujourd'hui Max-Pol Fouchet au sujet de ma chronique — sans doute j'en sens l'excès et j'en souris, mais non sans avoir d'abord été flatté, ni sans le demeurer ensuite.)

Appendice au Livre IV : « *Ce n'est point par les armes, mais par l'amour et la générosité, que l'on triomphe des âmes.* »

\*

Lundi de Pâques [2 avril].

Mon cœur est gris comme le ciel, et la pensée de sa propre tristesse, que j'imagine, ne peut rien pour me consoler. Encore nous retrouverons-nous demain soir !

« *Celui qui aime s'efforce nécessairement d'avoir la chose qu'il aime présente et de la conserver.* » (Éthique, III, XIII).

Ce qui m'effraie, c'est que mes sentiments (pour la première fois sans doute) soient plus intéressés que mes sens en cette affaire.

4 avril, Paris.

Retour bousculé comme jamais. Brutalité, irritation, égoïsme de la foule. J'arrive trop tard pour avoir le dernier métro, et vais demander asile à Jean Paulhan, qui m'accueille avec toute sa gentillesse ; mais j'aime mieux son vin que ses Fautrier et ses Dubuffet.

\*

Vendredi 6.

Hier, Herbart m'a proposé une place dans l'hebdomadaire qu'il veut

créer. Il me donne son *Alcyon*. L'avant-veille, chez Paulhan, j'avais trouvé le livre en arrivant et été frappé par cette coïncidence : car j'avais pensé dans le train à Herbart et à Bernard Franck, à qui le livre est dédié.

Ensuite, une heure dans l'atelier de Laurencin, devant la nouvelle verdure des marronniers du parc. Je me laisse aller à lui parler de C. Elle me dit qu'elle ne regrette pas pour moi ; elle avait cru d'abord que je lui parlais de É[milienne] M[ilani].

Un peu trop bien installée dans sa bonhomie ; mais bonne femme cependant.

\*

Lundi 9 avril.

Hier, en bicyclette à Saint-Germain. Je trouve Thomas encore plus bas, plus sombre et plus désireux de s'envelir sous le travail. Gêne de me sentir impuissant à rien faire pour l'aider. Lequel des deux est responsable ? Je les quitte sur une impression très affligeante.

\*

Mercredi 18.

Arland, que je vois à la NRF (ainsi que le vieux Schlumberger), me dit que le dessin que m'a donné Marie L. était une étude pour *Antarès*.

Au théâtre Montparnasse, Jamois dans *Emily Brontë*, qui lui convient au mieux ; auprès d'elle, [Jean] Dasté est bien pâle. Excellente création de Reggiani.

\*

Samedi 28.

Mardi, revue *Blanche-Neige* ; mercredi, É[milienne] M[ilani] nous entraîne à Bobino, où elle était allée dimanche avec Marie L. et dont le spectacle est en effet charmant. Andrée est partie jeudi matin. L'après-midi, je vais prendre Jouhandeau et Paulhan chez Florence Gould (scène de la robe déchirée : j'aurai éternellement le bruit du taffetas dans les oreilles). Je trouve là Arland, Léautaud et Fautrier. Marcel J., un peu trop dopé, me tutoie quand j'entre dans le salon. Nous allons ensemble chez Mariano Andreu. Prudence de Paulhan dans ses jugements : il ne dépasse jamais — sauf pour un admirable moine de Zurbaran — l'adjectif *intéressant*.

\*

Au Français pour la générale d'*Antoine et Cléopâtre* je vois une seconde C. et, soit paresse, soit précipitation, ou pour d'autres raisons peu claires à moi-même, ne la montre pas à É. M. André Berne-Joffroy, que je trouve à la sortie, me parle de sa coiffure, que je n'ai même pas remar-

quée. On attend Gide dans quelques jours.

J'ai détesté quelques instants Berne-Joffroy qui s'employait à doucher mon enthousiasme. Marie L. a beau dire à É. M. que je serai dans dix ans un des premiers critiques, la critique m'ennuie, et je saisis avec reconnaissance les moments où il m'est permis d'admirer en bloc. Je n'aime que la critique chaleureuse. Pour le reste, le silence doit suffire. Pourquoi se noircir à noircir ? Encore que le climat de louanges universelles puisse faire juger salutaires certaines réactions sans douceur.

\*

Samedi 5 [mai].

Dîné hier avec Thomas et Jacques Schapira qui veut m'entraîner à une causerie sur le théâtre ; mais je préfère rentrer et continuer la lecture de *Notre-Dame des Fleurs*. C'est un des livres qui vont le plus loin dans ce sens, plein de beautés jusqu'aux pires moments, et dont le style, et jusqu'à la présentation, reconnaît le passage de Jouhandeau dans la littérature « *spéciale* ».

L'après-midi au Louvre avec M.-C. et les Grenier (nous devons aller au Vieux-Colombier, le spectacle est remis faute d'acteurs). Durant cette présentation de mode — car ce n'est pas au musée que nous étions, mais au magasin — j'admire une fois de plus le comique très en sourdine de Jean Grenier.

Lundi 7 mai.

L'Allemagne a capitulé.

\*

Lundi 14.

Vendredi soir, conférence de T. S. Eliot sur la poésie. J'avais beaucoup admiré, lu à Marseille en traduction puis dans le texte, *Meurtre dans la cathédrale*. Valéry le présentait.

\*

Toesca me fait rencontrer ses amis de la future revue *Variété*. Je dîne avec Henri Hell et termine la soirée dans un bar avec lui et le jeune Olivier Larronde, attachant et effrayant par sa précocité poétique, très proche de Cocteau — de toute manière, je crois — et qui me parle de Jean Genet, venu tard à la littérature après une vie passée dans diverses prisons.

Mercredi 16 mai.

Vu rapidement à la NRF Grenier, Arland, puis Thomas au Flore.

Ce matin, téléphoné au vieux Gide ; tout heureux d'entendre sa voix, plus grave que je n'en avais souvenir. Je le verrai la semaine prochaine. Il dit : « *Ne croyez surtout pas que ce soit par froideur, mais je me noie actuellement dans les rendez-vous.* »

Thomas vient à la revue et nous allons ensemble au Flore, où je dois retrouver Sylvie Buneau. En cours de route, il me parle très ouvertement des difficultés de sa vie avec Colette. Je le trouve sombre, désespéré, méfiant devant le temps à venir. Il m'adjure, mi-plaisantant, mi-grave, de ne pas me marier. Il est très évidemment malheureux. Il est parti, seul, dans les Vosges. Je pense que cette absence sera bonne.

En traversant ensuite le Luxembourg pour aller chez Breitbach, je trouve C. sur un banc, près de la voiture de sa fille. Elle ne s'est pas bien remise encore, je la trouve peu belle. Elle aussi m'a paru triste ; me demande de venir la voir. Gide n'aime pas le nom d'Isabelle ; je l'assure qu'en tout cas elle n'a rien à redouter de l'influence de ce nom, mais refuse de lui en dire davantage. Il lui suffira de lire le récit de son père.

\*

Vendredi 25 mai.

Hier, vu Gide rue Vaneau, mais rapidement, au milieu de tous les gens qui logent avec lui ces temps-ci. Je l'ai trouvé moins grand que dans mon souvenir (je parle de sa taille). Vêtu d'oripeaux, coiffé d'un bonnet de soie noire ; par ailleurs, de visage inchangé.

Transmission des pouvoirs pour le téléphone. Il me demande mes pronostics sur l'élection de Jean Schlumberger [*candidat à l'Académie*].

Lundi 28.

Paulhan m'écrit pour me demander un « *Malherbe* » pour le tome II de la *Littérature française*. Je crois d'abord qu'il se fiche de moi et lui réponds un peu dans ce sens. Quelle idée lui est venue là ? Pourquoi Malherbe, et pourquoi moi ? Si je me souviens bien, ce recueil est destiné à faire connaître les sentiments d'écrivains notables à l'égard de grands écrivains morts. Alors ? J'aimerais connaître le travail qui s'est effectué dans le cerveau compliqué de Jean Paulhan.

\*

Jeudi 7 [juin].

Grande joie à retrouver Thomas, retour des Vosges. J'ai tout juste commencé à lire sa *Vie ensemble*, un peu terne comme toujours. Visite à Schlumberger qui me prête un Malherbe (je vais peut-être tenir la ga-gueure de faire l'étude demandée par Paulhan, qui me donne un mois ;

quand je lui ai dit que je n'avais aucun attachement particulier pour Malherbe, il m'a répondu : « *Mais je croyais... Porquerolles...* »). Schlumberger récite de mémoire deux sonnets obscènes de Malherbe. Je le fais parler de sa candidature, qu'il regrette un peu depuis que ni Claudel ni Martin du Gard ne veulent plus se présenter. Il m'assure que s'il n'est pas élu il laissera tomber de façon définitive.

\*

Mercredi 13 juin.

Mauvaise journée. Je fâche presque Gide en lui proposant de l'amener chez Marie Laurencin... et le reste de la journée est comblé de multiples petits embêtements.

Je devrais noter deux conversations intéressantes ; l'une avant-hier soir avec M. Jouhandeau (il me lit des poèmes du XVI<sup>e</sup> siècle, et j'émeus Élise en lui récitant des poèmes de Cocteau — elle en profite pour me sortir tous ses livres avec des dédicaces) ; l'autre, hier, avec Herbart, sur l'importance de la futilité, qui est le thème de mon travail présent. Ce matin, tandis que je parle avec la Petite Dame, Gide vient nous rejoindre ; je venais voir aussi Criel, qui lui sert de secrétaire. J'étais à la recherche de photos pour l'étude de Jean-Aubry sur *Gide et la musique*. Il me donne celle à la barbe et au grand feutre ; puis nous cherchons, dans les *Œuvres complètes*, à quelle année elle remonte (la Petite Dame prétendait qu'il n'avait porté la barbe qu'en Afrique). Il me montre un ravissant petit volume du Père Bouhours, relié en cuir vert, dont on vient de lui faire cadeau ; et aussi, à ma demande, la grande édition de Malherbe.

\*

Jeudi 14 juin.

Passé une grande partie de la journée au Palais-Royal, d'abord lisant, seul, *La Sonate à Kreutzer*, puis bavardant assez longtemps au soleil avec Colette ; l'après-midi, prenant le thé à cette même place où se tenait A. l'an dernier. Puis on photographie ma main sur des bouquins.

Le ventre indécent de Colette ; mais, pour compenser, ses jambes fermes et polies sont d'une teinte agréable, et j'aime les taches brunes qui parsèment ses mains. Elle parle avec enthousiasme des *Amitiés particulières*, mais pense qu'on n'ose pas donner à ce livre le prix Goncourt. Elle aimerait que Gide, « *qui est si alerte* », vienne la voir un jour. Elle me décrit la scène dont elle a été témoin voilà un mois, dans un restaurant où elle déjeunait avec Mondor et Valéry, et où celui-ci a brusquement perdu connaissance, sans que Mondor puisse (ou veuille) dire ce qu'il avait.

Elle semble causer avec assez de plaisir, mais n'a au fond qu'une idée : y aura-t-il de la viande au déjeuner ?

J'arrive sur les boulevards au moment où passe Eisenhower ; bonne figure d'homme de cinéma, souriant et un peu vulgaire (ce que sans doute il n'est pas).

Le soir, j'achève de dicter, chez Breitbach, la traduction du *Retour* ; je viens de quitter sa maison et le rencontre dans la rue ; il m'accompagne jusqu'au métro et, une fois de plus (à propos de *Saint-Saturnin*), parle de Schlumberger avec exaspération.

Mardi 19.

Cet après-midi, visite au même Schlumberger pour lui demander un article sur Londres. Vendredi, déjeunant avec Jacques Duchesnes, je l'avais interrogé sur le théâtre anglais, beaucoup plus aidé que le nôtre, et surtout plus décentralisé. Le soir, au Vieux-Colombier, excellente présentation de *Meurtre dans la cathédrale*, où Vilar crée un Becket de très haute allure. Eliot était là, et aussi [*Henri*] Fluchère, avec qui je bavarde un instant.

\*

16 juillet.

Passé la journée de dimanche chez Marcel Arland, à Brinville, dans la belle vieille maison qui m'a séduit du premier coup. Après le déjeuner, il me lit plusieurs courtes nouvelles, dont je choisis une pour *Échange* ; puis je dors jusqu'à ce que, vers six heures, un gros orage me réveille. Je me déshabille et cours me faire doucher par la pluie ; écris ensuite le papier qu'Arland m'a demandé sur *Rabotiot* à Souvigny. Nous dînons tard, d'un repas que nous préparons nous-mêmes après avoir rapporté du jardin pommes de terre et salades, et prolongeons la soirée en causeries (idée des « *Entrevues* »). Ce matin, lever à cinq heures, douche, route à pied jusqu'à Ponthierry où Arland me rejoint sur son vélo. Nous rentrons ensemble à Paris. Il me demande de m'occuper de *Saisons*.

Vendredi 20 juillet.

Valéry est mort ce matin. Seul des « *trois grands* », il n'avait pas encore achevé son œuvre.

Dimanche.

Je viens d'écrire quelques lignes sur la colline de Sète ; mais, voulant relire le *Cimetière*, que je ne sais plus aussi bien qu'autrefois, je dois me contenter de quelques strophes plus ou moins mal choisies et emmêlées de commentaires, d'un volume de morceaux choisis.

Je regrette à peine de n'être pas passé rue de Villejust ; Berne-Joffroy m'a dit ce matin que le corps devait être déjà en bière. Son corps seul est mort, et je n'aime pas voir les morts. Je veux garder plutôt le souvenir de notre dernière (et seulement troisième) rencontre, l'an dernier, chez Toesca, où il m'avait ébloui comme jamais par son art de parler, et ravi par sa simplicité.

24 juillet.

\*

J'arrive sur la terrasse du Trocadéro vers neuf heures. Admirable soirée d'été. Une armée de charpentiers s'affaire autour d'une carcasse de catafalque, qui visiblement ne sera pas terminée une heure plus tard, au moment prévu pour l'arrivée du corps. J'interroge les visages : combien savent qui était Valéry ? L'auteur des formules inscrites sur la pierre, car les journaux l'ont rappelé. Une femme dit : « *Nous, on ne sait pas, mais les savants, il paraît que c'est très bien...* » Et qu'en pense le pompier au sommet d'une échelle qui hisse un long voile de crêpe, et ce jeune charpentier bronzé qui décharge des planches ? « *On cloue en grande hâte...* »

Je me sens gêné par une impatience, une nervosité tout intime ; et, n'était la crainte de gêner plus que je ne l'aiderais, je voudrais porter des planches ou piquer ces feuilles de laurier et de chêne que des femmes préparent sur les bas-côtés.

On fait évacuer la terrasse. Pendant plus d'une heure, la nuit tombée et sous le feu des projecteurs, la foule assiste aux jeux pressés des derniers travaux. Christiane de Coppet me rejoint par hasard, et m'aide à tromper cette attente. Elle me signale, qui traversent la place, les silhouettes de Gide et de son père. Enfin, la musique approchant du côté de l'avenue Victor-Hugo, on jette un grand drapeau sur le pied de la carcasse. Les ouvriers s'évanouissent dans l'ombre. Un car s'arrête au bord de la place. Le cercueil, précédé de la *Marche funèbre* et porté par des gardes républicains, apparaît dans l'embrasement des torches. On l'installe en contrebas de la terrasse. Était-ce prévu ainsi, ou parce que le catafalque n'est pas terminé ? Tout cela est à la fois émouvant et raté.

Mercredi 25.

Visite à Jouhandeau qui a la jaunisse. Son visage maigre et rongé par la barbe est celui d'un moine thibétain. Il y avait là Jean Beaufret et un garçon qui doit être son ami. Eux partis, Jouhandeau me lit des pages du *Journal* de Léautaud sur Gide et Valéry.

Il aura cinquante-sept ans demain ; il est né le 26 juillet 1888, à 8 heures. 8 est le signe de l'infini.

Jeudi 26.

Visite à la Petite Dame, très affectée par la mort de Valéry qu'elle connaissait dès avant *Monsieur Teste*. Elle me lit le dernier portrait qu'elle ait écrit, celui de Pierre Herbart. Je lui dis : « *C'est le plus amoureux de vos portraits.* » Elle se récrie.

Je vais ensuite voir Marie Laurencin, affectée, elle, par la maladie de Jouhandeau. Je n'arrive pas à comprendre toute la gentillesse qu'elle me témoigne. De mon côté, je l'aime bien.

Je termine l'après-midi chez Breitbach, avec qui je dîne. Déchaîné comme jamais contre les signes du désordre, de l'incurie, de l'injustice dans lesquels vit la France ; et contre le pauvre Schlumberger, qu'il va aider chaque soir à écrire son compte rendu du procès Pétain pour *Le Figaro*. Sa violence — généralement légitime — m'amuse et me plaît. Toutes ces choses, qui n'entrent pas dans son univers particulier, le hérissent, sans qu'il puisse, étranger, les écrire comme il le voudrait.

Jeudi 2 août.

Lettre de Jouhandeau qui me ravit et m'étonne (à propos de la *Fugue*) ; où ceci entre autres — mais non, je ne vais pas m'ennuyer à recopier ces phrases trop louangeuses. Je dis seulement que nul témoignage ne pouvait m'être aussi cher, ni aussi peu attendu ; car j'ai l'impression que Jouhandeau ne fait pas grand cas de ses contemporains.

\*

18 août.

Marianne, avec qui je dînais hier (et qui, pour suivre la mode, attend un enfant), me dit que C. est furieuse que je ne sois plus allé la voir. C'est également C. qui lui a annoncé que j'étais fiancé. Je dis à Marianne : « *Je ne croyais pas tant occuper C.* »

Passé un moment avec Audisio. Il possède excellemment la vertu d'amitié.

Dimanche 19 août.

Deux conversations intéressantes, l'une avec Pierre Herbart et la Petite Dame sur l'URSS et le communisme (c'est le sujet d'un petit livre qu'Herbart vient d'écrire) ; l'autre avec Toesca, qui arrive de Baden et parle avec écœurement des pillages auxquels se livrent les militaires en territoire occupé. Nous combinons un séjour là-bas en septembre ; Herbart m'y enverrait pour son futur hebdomadaire.



\*

Mardi 6 [septembre], Paris.

Marianne me téléphone pour me dire qu'une lettre de C. est arrivée chez elle à mon nom. Que peut-elle avoir à me dire ? Devient-elle soudain si humaine qu'elle se souvient de l'existence des autres ? Pendant que j'étais à la NRF, j'ai aperçu son père y entrer.

La longue lettre de Jean-Aubry est celle qui me touche le plus. Le premier, il a fait le rapprochement avec *Sylvie*, qui est ce qui me fait le plus grand plaisir.

Je vais vers la fin de la soirée chez les Thomas, dans le petit logement qu'ils occupent pour un mois rue St-Louis-en-l'Île. J'y trouve [André] Dhôtel et sa famille, et comprends, devant son aspect chétif et maladif, comment il a pu donner tant de santé à ses héros. Vient ensuite Jean-Jacques Duval, avec qui je parle de Le Corbusier, et que j'ai grand plaisir à connaître enfin. Après le dîner, quelques instants encore avec Thomas. Je suis sur le point de lui parler ouvertement, puis y renonce. Un jour, peut-être, où nous marcherons côte à côte...

Il va s'occuper de l'hebdomadaire d'Herbart, *Terre des Hommes*. Je lui dis : « *Tu n'imagines pas le nombre de gens qui vont t'écrire : "Cher ami..."*. »

8 septembre.

À l'étonnante lettre de C., je répons :

*« Votre lettre, exceptionnellement longue, me ravit et me désole à la fois. Elle ravive en moi des souvenirs et des regrets mal éteints. J'ai de nouveau le sentiment que je vous ai perdue, qu'à un certain moment j'aurais dû vous parler (j'ai tant pensé à vous pendant la première année de mon retour à Paris, quand vous étiez encore dans le midi) ; un peu déçu ensuite en découvrant que nous n'avions pas grand'chose à nous dire, et trop peu sûr de moi pour m'engager — chose dont j'avais horreur jusqu'à ces derniers temps. C'est un des plus mauvais tours que m'ait joué ma nonchalance, d'ailleurs aidée ici par un peu de vanité car j'ignorais, comme vous avez raison de dire que je les ignore encore, vos sentiments à mon égard, et j'avais la faiblesse de ne pas vouloir risquer un refus.*

*Marianne m'a dit un jour que vous aviez eu conscience, vous, de mes sentiments, mais que dès ce temps-là (ce devait être au moment de notre rencontre à Nice) il était déjà trop tard. J'ai préféré le croire, tant je suis habitué à considérer que les dieux ne me veulent que du bien. Mais, pour une fois, je ne remplace pas sans peine le "tant mieux" par le*

"tant pis".

*Excusez-moi de vous écrire cela. Il fallait sans doute que j'y vienne un jour ; et je ne suis plus tellement certain qu'on ne se repent jamais de n'avoir rien dit.*

*Votre proposition de parrainage m'a d'abord paru d'un comique parfait. Puis, à la réflexion, je me suis dit qu'après tout... J'en parlerai lundi avec Marianne.*

*Au revoir, Catherine. Merci de m'avoir écrit (je sais quel effort cela représente pour vous), et croyez bien que j'ai pour vous les meilleurs sentiments du monde.*

*P.S. Le "petit chef-d'œuvre", vous le connaissez déjà. C'est L'Art de la Fugue. Je vous en garde un exemplaire. Je voudrais épouser une créole, à cause de la couleur de la peau. »*

Achevant cette lettre, je téléphone à Herbart (qui s'occupe de mon ordre de mission), et c'est Gide qui me répond. Je n'ose pas lui demander, comme j'aurais fait à Herbart, s'il faut mettre sur l'adresse « *Madame* » ou « *Mademoiselle* ». Finalement, je ne mets ni l'un ni l'autre.

11 septembre.

Déjeuné hier avec Breitbach et Georges Poupet. Puis chez Marianne. Elle pense que si C. m'a proposé d'être parrain, c'est simplement par envie de flirter.

12 septembre.

Déjeuné hier avec É[milienne] M[ilani]. Je lui parle de la lettre de C. ; elle pense que tout n'est pas dit encore. Elle a bien compris que si j'ai eu la sottise de ne pas parler à temps, c'était par habitude qu'on me fasse les avances. Et c'est justement cette retenue de C., que je prenais pour de l'indifférence, qui aurait dû me séduire. Saurai-je un jour quels ont été alors ses sentiments pour moi ? Depuis, j'ai appris que l'amour se gagne.

Dimanche 16 septembre.

Je me suis mis à lire *La petite Chiquette* [de Louis Codet], que je réservais pour un jour bien sombre. C'est dire que je n'imagine pas d'avoir jamais un cafard aussi violent qu'aujourd'hui.

\*

Mardi 25 septembre.

Visite aux Jouhandeau. Je trouve d'abord Élise seule. Malgré ses partis pris, elle est vraiment loin d'être sottre. Nous parlons de la décep-

tion que donne presque toujours la connaissance d'un écrivain dont on admirait l'œuvre (à propos de Gide, si peu généreux à l'égard de Jouhandeau, qu'il juge trop compromis pour le revoir). Je lui dis le mot de Cocteau, qu'il n'y a pas de place pour un homme et son œuvre. Elle estime que Jouhandeau est un des rares qui aient mis d'accord leur vie et leurs écrits, allant jusqu'à risquer beaucoup par certaines fréquentations. Elle parle avec attendrissement de Crevel, qui lui disait : « *Je t'épouserais bien, mais au bout de deux mois on ne pourrait plus s'entendre.* » Poupet me racontait l'autre semaine, chez Breitbach, le dîner où Élise et Marcel se sont rencontrés, alors qu'Élise hésitait entre Crevel et Max Jacob.

\*

Je passe quelques instants au Palais-Royal pour dicter une lettre à François-Poncet, puis à la NRF où je trouve Thomas. Enrhumé, ennuyé, bousculé par son nouveau travail à *Terre des Hommes*. Quand je le quitte, il me dit, par modestie précautionneuse : « *Tu sais, je suis tout petit dans la maison.* »

\*

Jeudi 27 septembre.

Lu l'*Alexis* de M. Yourcenar. J'admire beaucoup cette femme et souhaite parler d'elle. Henri Hell me passe le numéro de *Fontaine* où elle a publié des traductions de Kavafis.

\*

Mercredi 10 octobre.

Prévisions terriblement pessimistes d'Herbart et de Lagrave avec qui je dînais hier soir. Ils pensent qu'avant très peu de temps ce pays sera devenu inhabitable. Lagrave jette les bases d'une existence aux États-Unis. Moi, c'est l'Angleterre qui m'attire, ou l'Égypte. Mais Herbart a raison de supposer qu'un exil sans retour paralyserait toute œuvre pour nous.

Déjeuné hier avec Breitbach, qui me fait des remarques très justes sur *Le Palais d'Armide*. Cela paraîtra sans doute dans *Saisons*, et Arland me demande de faire la chronique du théâtre pour cette revue, ce que j'accepte : trois mois permettent déjà quelque recul. Je goûte ensuite rue Vaneau avec Élisabeth et Marianne. C. arrive, très séduisante dans un tailleur de velours vert foncé. Nous ne sommes pas trop gênés de nous retrouver en présence l'un de l'autre ; je prolonge ma visite pour n'avoir pas l'air de fuir cette rencontre. Sa mère m'avait demandé de l'accompagner aujourd'hui au gala colonial où elle a un petit rôle ; mais elle nous supplie si vivement de n'en rien faire que nous y renonçons.

\*

Dimanche [14 octobre], minuit.

Je reviens ce soir d'une séance de ballets. Après *Jeux de cartes* de Stravinsky, très remarquable, et la *Forêt* de Tchaïkovsky, le *Déjeuner sur l'herbe* de [Joseph] Lanner, avec un décor et des costumes de Laurencin. Le mot ravissement retrouve ici tout son sens, mais avec des instants où l'on sent passer la beauté. Seule la danse, par son caractère fugitif, peut donner ce sentiment. On voudrait à la fois revoir une telle chose — qui ne se révèle pas tout entière au premier coup — et qu'elle soit unique. Tout concourt au plaisir : la musique, la grâce et la jeunesse des danseurs, leurs mouvements, leurs costumes. On se rend compte ici à quel point Marie Laurencin a créé un univers qui n'appartient qu'à elle, qui porte aussitôt sa marque, de sorte qu'à tout instant les danses s'ordonnaient en un tableau qu'elle aurait pu signer.

\*

Mardi.

Visite à la Petite Dame, puis à Marie L., puis à Schlumberger, puis à Adrienne Monnier. Elle se dispose à vendre sa boutique.

Le soir au théâtre Montparnasse. Jamais dans *Lorenzaccio*. Le travesti souligne sa laideur, mais j'avoue qu'on l'oublie vite. Je n'ai d'ailleurs pas aimé ce spectacle ; pas une seconde où l'on se sente ému.

\*

Lundi 29 octobre.

Je ne me croyais pas timide à ce point. Après la causerie de Benda au Vieux-Colombier, où j'étais allé avec Toesca, Herbart et la Petite Dame me disent bonsoir ; Gide les précédait d'un pas, il me regarde et continue sa route. Il est évident qu'il ne m'a pas reconnu, et que c'était à moi de le saluer. Or, je ne fais pas un geste ni ne dis un mot. Je n'aurais pas été plus retenu si nous nous étions rencontrés pour la première fois. J'explique ensuite à la jeune femme qui m'accompagnait que Gide ne reconnaît jamais personne, qu'il s'en donne l'excuse facile dans son *Journal* — je n'en suis pas moins ridiculement vexé.

\*

Mardi 30 octobre.

Au dîner, Arland m'a surpris par son souci de dire combien il doit à Gide en dépit de leurs oppositions continuelles. Souhaite-t-il que je lui redise ?

\*

Mardi 11 novembre.

Quelques points de repère. Rentré lundi. Et puis non, cette semaine ne vaut pas qu'on en garde rien, à part la visite, rapide car j'avais une heure de retard, à Le Corbusier et le dîner chez Berne-Joffroy avec Henri Hell et Herbart.

\*

Samedi 17.

Jeudi chez Marianne. Elle me dit : « *Cette fois, ça y est : C. m'a assuré que vous étiez fiancé.* » Puis chez Breitbach, où je rencontre Julien Green avec qui je fais route ensuite jusqu'au métro. Il est pâle et doux comme on pouvait l'attendre, avec, je crois, d'assez beaux yeux. Je lui parle de son *Journal*, des recoupements que je m'amusais à faire, rue Vaneau, avec celui de Gide ; je lui demande si l'idée de le publier ensuite ne retient pas un peu sa plume. Il m'assure qu'il oublie entièrement cette perspective au moment où il écrit ; et qu'il n'en fait pas du tout non plus une réserve pour son œuvre à venir. Il ne pouvait écrire rien d'autre pendant tout son séjour en Amérique. Il rapporte un seul roman.

\*

Mardi 27 novembre.

J'ai fini par attraper cette sale maladie. J'espère qu'on trouvera la dose de Pénicilline qui m'en débarrasserait d'un coup. Je ne me sens pas humilié — il n'y a pas de quoi — mais diminué, impur. Ah, l'amour est cruel !

Jeudi 29.

Je reçois le même jour des lettres de C., de Roger Martin du Gard et de (la banque) Schlumberger. Ces familles de la NRF !

Samedi 8 décembre.

\*

Mardi, dîné chez C. avec Marianne. Mercredi soir, théâtre avec L. Jeudi soir, théâtre avec C. Vendredi soir, concert de la Pléiade, à la sortie duquel je trouve C. cherchant qui voudrait bien la reconduire. J'avais en poche l'exemplaire de la *Fugue* qui lui était destiné. Nous retrouvons au métro sa mère et sa grand-mère. Chez elle, nous mangeons et buvons. Très nette impression qu'elle fait du charme, jusqu'au moment où elle insiste pour que je reste. De toute manière, je ne l'aurais pas fait, mais moins encore ce soir-là, ne sachant pas encore si je suis guéri et devant, le lendemain matin, préparer des lames pour l'analyse. Je lui dis : « *J'attends du courrier demain matin.* » Elle : « *Ah, fallait le dire tout de*

*suite.* »

C'est Thomas qui lui aurait annoncé que je suis fiancé. Et d'autre part Alix Guillain assure que je suis follement amoureux d'une certaine Vanina, directrice d'une maison de couture et amie d'Alain Cuny, que je n'ai vue de ma vie.

Mercredi 12.

Tout recommence, ou plutôt tout commence, avec C. Son pneu d'hier me surprend beaucoup, et tout à l'heure, devant le feu, quels instants étonnants. Je ne pouvais y croire. Je crains qu'elle ne souhaite rien d'autre ; mais enfin, c'est elle qui m'aime, alors que je l'oubliais peu à peu.

Ma joie serait plus pure si je n'avais le sentiment de trahir un autre amour, dont je dois bien reconnaître qu'il est plus profond.

Dimanche 16 décembre.

J'emène les enfants au théâtre, puis vais chez les Coppet, où je trouve Martin du Gard, Martin-Chauffier, les Heurgon, les Schlumberger, la Petite Dame, Élisabeth, Tardieu et des tas d'autres. Je parle un moment avec Martin du Gard. Il s'est lancé dans une nouvelle œuvre de longue haleine, écrite sous forme de mémoires imaginaires. Puis, avec la Petite Dame et Marc Schlumberger, longue et très intéressante conversation sur la psychanalyse. Élisabeth nous annonce que Marianne vient d'avoir une fille ; et je l'entends non loin de moi dire à quelqu'un, parlant de C. : « *Maintenant, elle a changé, elle éprouve le besoin d'être dirigée...* » Gide est parti vendredi pour l'Égypte, après avoir fait quatre ou cinq fois ses adieux — mais l'avion ne partait jamais.

Arrivent Raymond Aron et Malraux. Je n'ai toujours pas plus de sympathie pour Aron, qui ruisselle d'intelligence et de vanité. Malraux, faisant le tour de l'assistance pour saluer, se présente à moi : « *Malraux* », puis, comme je lui dis mon nom, se rappelle que nous nous sommes déjà rencontrés. Il raconte quelques histoires drôles sur son ministère.

\*

Vendredi 21.

Avec C. je vais voir Marianne à la clinique. Sa fille est minuscule, mais moins laide qu'on ne pouvait le craindre. Nous allons ensuite chez les Groeth que je me reproche de ne pas rencontrer plus souvent. Je les aime beaucoup l'un et l'autre. Enfin, chez Dopagne, qui me donne un exemplaire du premier numéro de *Variété*.

J'avais passé deux heures chez C. mercredi. Étendu auprès d'elle, qui était secouée par la toux. J'ai toujours peur de faire un geste qui la contracte. J'emporte trois photos d'elle, dont celle que j'avais tant aimée chez Marianne.

Dimanche 30 décembre.

\*

Vu trois fois C. Mercredi, nous allons ensemble à la première de *La Folle de Chaillot*. Vendredi au cinéma, après avoir dîné à la Coupole. Et je l'ai retrouvée hier au Studio des Champs-Élysées pour la pièce de Lorca. Pendant le dîner elle me parle de Pierre Herbart, qu'elle aime beaucoup sans se dissimuler son énorme égoïsme, sa cruauté, son besoin maladif de séduire. Toute enfant, elle était blessée par son attitude à l'égard d'Élisabeth. Elle me lit des pages du cahier où la Petite Dame a noté ses gestes et ses mots entre quatre et sept ans. Jeudi, chez Jouhandeau, ignorant sa maladresse, un visiteur parle de C. qu'il ne connaît pas. Marcel, pour éviter ce qu'il imagine une peine pour moi, détourne la conversation.

11 heures du soir. Passé l'après-midi chez les Jouhandeau. D'abord seul avec lui, qui me parle à nouveau de la Duchesse, de son ami, et commence à me lire la nouvelle version de son *Don Juan* ; lecture qu'il poursuit après l'arrivée de Jean Pomarès, très Cocteau d'apparence et sans doute pour beaucoup de raisons. Je dis à Jouhandeau ce qui me gêne dans son *Don Juan* : tous les éléments ajoutés, souvenirs de voyage dans un style baroque à la viennoise, qui semblent moins vrais que l'imaginaire et en amoindrissent l'effet. Je le pousse à garder la nouvelle telle qu'elle a paru dans la *Revue européenne* et à publier parallèlement les carnets de Don Juan, dépouillés de toute affabulation.

Élise nous apporte à goûter — nous étions installés dans le studio de style Louis XIII-sacristie. Nous reparlons de son différend avec le Père Cognet à propos des Juifs et de la lettre biblique qu'elle projette de lui écrire. Vient ensuite Georges Poupet. Je les quitte pour passer chez Mariano Andreu, que je ne trouve pas, et rentre pour écrire ma chronique sur *La Folle de Chaillot*.

Cette nuit, j'aurai trente et un ans, et je m'en moque.

4 janvier 1946.

\*

À la NRF pour voir où en est le *Traité* ; puis chez C., que je ren-

contre sur le boulevard. Nous goûtons devant le feu. J'aime la sentir contre moi, sa main sur mon genou, sa tête appuyée à mon épaule. Elle parle du film dont elle doit tenir le premier rôle. Je lui demande si son nom a été pour quelque chose dans le choix qu'on a fait d'elle ; mais non, et d'autant moins qu'elle veut en changer. Elle a choisi comme pseudonyme : Catherine Denis.

Que c'est étrange de la voir enfin curieuse de ce qui n'est pas elle, m'interroger sur ce que j'ai fait en Sologne ; et, quand nous sommes dans le petit café mal éclairé de la rue de la Gaïeté, comme je suis un instant songeur (je pensais à des vacances à Porquerolles), elle me demande, comme un matin d'été aux Tuileries : « *A penny for your thoughts...* »

Dimanche 6 janvier.

Terriblement mélancolique, malgré ces affections proches ou lointaines... Hier, couché auprès de C. sur son divan, j'osais à peine bouger ; et j'évitais de toucher Isabelle. Je pense aux jours où le corps se sent intact, glorieux, prêt à tout étreindre — et où l'on est seul.

Elle m'avait téléphoné l'après-midi pour me demander ce que je faisais dans la soirée. Je passe la prendre au sortir de chez les Neumann (non revus depuis si longtemps ; exactement, elle, depuis le soir où je lui ai parlé de C.) et nous allons voir une lamentable opérette au Casino-Montparnasse.

\*

Elle disait, avant-hier : « *Je me serais bien mieux débrouillée si je n'étais pas la fille de mon père. Je n'ose rien demander, de peur qu'on me l'accorde par pure gentillesse.* »

\*

Visite à la Petite Dame, que je trouve blottie près de son feu. Nous goûtons et bavardons. Elle me parle d'Alix Guillain, qu'elle a connue à Bruxelles quand elle avait huit ans. Alix a quitté sa famille pour partir en Amérique, où elle a donné des leçons, puis a vécu près de Berlin dans une école où filles et garçons étaient éduqués selon des méthodes nouvelles. C'est à l'université de Berlin, où elle suivait des cours de philosophie, qu'elle a rencontré Groethuysen, alors étudiant ; et c'est aussi à Berlin que la Petite Dame l'a retrouvée, au cours d'un voyage qu'elle y faisait avec Gide et Madame Mayrisch. Pendant la guerre de 14, Groeth s'est caché à Châlons ; il n'a été naturalisé que peu de temps avant cette guerre-ci.

La Petite Dame dit : « *Catherine est beaucoup mieux depuis quelques*



*jours, elle est redevenue telle qu'elle était. »*

Jeudi 10 janvier.

Hier avec C. chez les Groeth (j'y étais déjà passé lundi, y avais rencontré Ponge) ; cette fois, Clara Malraux et, par un curieux hasard, Édith Boissonnas, dont Marie Laurencin m'avait parlé le matin et que je devais rencontrer chez elle aujourd'hui. J'ai aussitôt pour elle une grande sympathie.

Revenus chez C., elle me raconte ses premières chutes de vélo. Elle est mal fichue et ne veut pas que je parte parce que je lui tiens chaud. Gros succès auprès d'Isabelle.

Déjeuné avec Henri Hell ; je passe chez le tailleur, puis à l'ambassade des É.-U., et vais chez Marie L. occupée à faire le portrait — d'ailleurs joli, et fort ressemblant — du chien de Gertrude Stein. Le profil viril de G. S. Je lui parle de *Paris-France*. Arrivent ensuite Jean Pommarès, que j'ai toujours envie de bousculer un peu, une violoniste, et Édith Boissonnas. Marie L. est agacée par les deux livres qui viennent de paraître sur Apollinaire ; elle dit que les femmes n'ont jamais tellement compté pour lui, que la seule véritable influence qu'il a subie est celle de Picasso. Gertrude Stein raconte comment elle a posé pour Picasso vers 1905, comment s'est formé le groupe Max Jacob-Picasso-Apollinaire (plus Marie L. et elle-même), auquel s'est adjoint ensuite André Salmon ; puis sont venus Derain et Matisse, mais déjà ce n'était plus le petit monde fermé, exclusif et où, dit Marie, on ne se mâchait pas les mots.

Marie L. déteste les souvenirs. Le seul qu'elle accepte, c'est celui de sa mère, parce qu'elle la considère comme encore vivante. Je lui dis : « *Il faut pourtant vous résigner à être un personnage historique !* »

Nous allons ensemble à la Librairie Gallimard, puis j'accompagne Édith B. jusqu'à la rue Bonaparte ; vais ensuite rejoindre Thomas à son hôtel. Je me sentais si plein d'amitié et de confiance que je lui raconte ma double aventure ; je crois qu'il m'envie et est en même temps effrayé. Je lui lis *Le Pavillon d'Armide*, qu'il considère comme un « *fragment d'une histoire de l'Enfer* » : pour lui, l'enfer, c'est le souvenir, et il veut s'en défendre à tout prix ; c'est qu'il n'a souvenir que de ses moments les plus déprimés, les instants heureux restant hors du temps.

Il veut me dédier son étude sur Pouchkine.

Dimanche 13 janvier.

Vendredi soir avec C. au *Cocu magnifique*. Elle supprime pour venir un dîner avec Alain Cuny, qui semble la courtiser un peu. Elle parle avec

aussi peu d'amitié de Colette Th. que Th., la veille, parlait de Jean L.

\*

Th. a-t-il raison de penser qu'il n'y a pas de souvenir de jours heureux ? Comme si nous n'étions nous-mêmes qu'en état de dépression (c'est assez sa morale). Pour moi, je ne garde guère le souvenir des temps bas.

Je rejoins C. au Luxembourg, où elle promène Isabelle (j'aime cette enfant, si bien faite, et qui me fait d'admirables sourires). La pluie nous chasse du jardin. Je vais ensuite chez les Jouhandeau, où viennent le comte et la comtesse de Maigret, et l'inévitable Pommarès. Le comte se met à l'harmonium pour jouer du Bach, mais Élise ne tarde pas à réclamer *Reviens, veux-tu* et *Lorsque tout est fini* (je pousse à la roue, et m'installe un moment au clavier).

\*

Mardi 22.

Je lis, dans les *Souvenirs sur Apollinaire* de Louise Faure-Favier, le portrait littéraire que celle-ci écrivit en 1913 sur Marie Laurencin — et, à trente ans de distance, c'est la même Marie que je retrouve, et je l'entends prononcer aujourd'hui ces mots si drôles, à la fois malicieux et bon enfant.

Passé hier une heure chez C., buvant du thé et regardant des images devant le feu. Je lui montre son père sous les traits d'un vieil Américain à casquette.

Elle est toujours à la recherche d'un scénario (quoique devant tourner *Torrents*). Martin du Gard, qu'elle va consulter, lui conseille une nouvelle de Colette ou un Vicki Baum — ou *La Fugue*, mais on n'en pourrait rien tirer.

Dimanche 27 janvier.

Après avoir déjeuné chez Jeannette [*Lambert-Marchot*], je vais chez les Jouhandeau où je passe quelques heures excellentes. Élise nous fait des crêpes, je joue des valse à l'harmonium. Elle m'interroge sur C. et je me risque à leur dire où nous en sommes. Marcel dit, parlant d'Élise qui s'inquiétait pour moi : « *Comme elle est maternelle ! Il n'y a que pour moi qu'elle soit une marâtre.* » Elle croit avoir été plus subtile que son mari ; mais c'est lui qui a vu juste (ce que je ne peux lui dire). Il me fait lire des pages des *Carnets de Don Juan*. Il n'a pas renoncé à récrire la nouvelle.

C., après que je lui ai lu la *Lettre à Alain Gerbault*, me dit : « *Comme*

*je m'étais trompé sur vous ! Quand vous étiez au Vaneau, je vous croyais très sec, arriviste, calculateur. »* Je lui réponds : *« Je suis un lyrique qui se contient. — Mais il ne faut pas. C'est cela, votre vraie voie. »*

1<sup>er</sup> février.

Cet après-midi avec C. au Français, pour l'excellent *Voyage de M. Perrichon*. Nous retrouvons les Labiche au foyer. Je pars d'ailleurs demain pour S[ouviigny] avec Eugène L.

Nous allons goûter ensuite à la pâtisserie danoise, où C. me parle bien curieusement de ses rapports avec son père. Je comprends maintenant pourquoi la brusque révélation de leur parenté a été un coup si rude pour elle : c'est qu'elle savait ce vieil homme amoureux d'elle. Il faut toute ma confiance en elle et ma certitude qu'elle ne ment jamais pour me faire admettre ce qu'elle me dit ; je suis moins gêné d'ailleurs par le fait en lui-même que par le ridicule de leurs âges si disproportionnés. Elle dit que c'était pour elle un supplice de le voir venir dans sa chambre, ou de partir avec lui en voyage : et voilà qu'il lui apprend qu'il est son père ! (Jusqu'à ce moment-là, elle imaginait, puisqu'on ne lui avait jamais parlé de celui-ci, que c'était un être abominable, d'ailleurs mort ou disparu ; et elle se gardait bien de poser la moindre question.) Et voilà pourquoi leurs relations étaient si pénibles, si gênées, l'humeur de Gide si changeante à son égard, ses lettres si romantiques — elle n'en a pas une seule, toutes ses camarades d'école les lui prenaient à mesure — et son chagrin si vif quand un homme lui a pris C. (M. du G. avait le même sentiment d'être frustré de sa fille quand elle a épousé M. de Coppet).

Cette confiance me bouleverse (elle était persuadée que j'étais au courant). Je lui dis : *« Je pense qu'il n'est plus amoureux de vous maintenant. Vous avez passé l'âge de lui plaire... »*

Trois heures du matin.

Incapable de me rendormir, après un court premier sommeil. Je me lève pour manger le sandwich préparé pour le départ et boire un verre de vin ; et relis le poème de Cocteau dont le souvenir incomplet agaçait mon esprit.

Ce qui a amené C. à me parler comme elle l'a fait, c'est que nous parlions des rapports entre pères et enfants, et d'abord Isabelle (je lui disais : *« Vous n'allez pas faire ce qu'on a fait pour vous, et vous demander sans cesse : Que va-t-on faire d'Isabelle ? »*)

Elle me disait une autre fois comme elle était malheureuse, plus jeune, à la pensée d'être *« une fille de vieux »* — elle y voyait la menace

de tares inévitables et terribles.

... Et voilà pourquoi elle me demandait : « *Vous ne croyez pas que les pères sont toujours amoureux de leurs filles ?* »

\*

11 février.

Samedi, rue Vaneau, nous célébrons les quatre-vingts ans de la Petite Dame. J'y retrouve Bernard Franck, aviateur retour d'Amérique, Thomas, Breitbach, Martin du Gard, Paulhan, Adrienne Monnier, le curieux couple Auguste Perret. C. arrive tard (elle était malade, la veille, dans la rue, elle toussait tant qu'elle me faisait pitié). Seul, Th. tenait tous les fils de l'histoire ; il devait observer curieusement notre attitude. La veille, C. et moi parlions de lui et de Colette, alors qu'il logeait au Vaneau. Je dis à C. : « *Il me parlait alors d'une espèce de folle qui lui écrivait des lettres d'amour.* » C. : « *Mais je croyais qu'il était seul à l'aimer... et que d'ailleurs l'amour était toujours unilatéral ?* » Je répons : « *Pas toujours.* » Elle me regarde et j'évite de la regarder, parce que ce n'est pas à nous deux que je pense.

\*

19 février.

J'étais, voilà huit jours, chez Schlumberger, qui relève d'une grave maladie. Je le trouve frais et reposé ; peut-être qu'il se raidit encore en société, refuse de se montrer affaibli ; mais je n'en viens pas à avoir les craintes de Breitbach en ce qui touche sa « *présence* » d'esprit (quoiqu'il hésite et bégaye beaucoup au téléphone). Il me fait préciser la date de mon troisième séjour à Cabris.

Il est vêtu d'une très belle robe de chambre en soie à carreaux noirs et blancs. Martin du Gard, qui vient pendant ma visite, lui dit : « *Ce sont tes enfants qui t'ont offert ça. Ce n'est pas toi qui te le serais offert. Tout ce que tu as de bien, c'est eux qui te l'ont donné.* » Il parle de la démission de Duhamel du poste de secrétaire perpétuel de l'Académie ; et d'une édition de morceaux choisis tirés des *Thibault* à l'usage des écoles primaires. On s'est limité à l'histoire de Jacques Thibault. Martin a écrit quelques lignes de raccords entre les chapitres.

\*

En allant chez Breitbach, je me disposais à passer chez C., que je n'avais pas vue depuis la réception chez sa grand'mère — quand je rencontre Élisabeth, qui m'apprend que C. a la rougeole. Voilà à quoi ont abouti sa fatigue et sa toux des jours précédents. Je suis allé la voir hier, j'étais sa première visite. Les nattes qu'on a dû lui faire lui donnent un

curieux aspect. On craint maintenant pour Isabelle. Durant ma longue absence, C. se demandait si je n'avais pas pris sa maladie ; et je suis bien surpris en effet de n'avoir rien attrapé, ce vendredi où nous sommes restés si longtemps ensemble. Sa mère la soigne. Elle n'est acceptable que dans le dévouement ; dans la conversation, insupportable.

Lundi 25 février.

Samedi, visite à C., un peu plus solide mais toujours couchée. Longue conversation avec Jean Lods sur des questions de cinéma. Je n'arrive même pas à me sentir gêné auprès de lui.

\*

Déjeuné aujourd'hui chez les Coppet. Marcel de C. est directeur de cabinet du ministre. Je reprends le volume des *Thibault* où Martin du Gard a mis une dédicace.

28 février.

\*

Vu hier Breitbach. Il assure que Schlumberger est bien plus gravement atteint qu'on ne pense, qu'il commet toutes sortes d'imprudences et qu'il se montre odieux envers ses enfants. Est-ce déjà l'aventure de *Saint-Saturnin*, c'est-à-dire ce qu'il a tant redouté par avance ?

Br. me raconte, non sans complaisance, quelques aventures récentes (il souffre d'ailleurs de ne pouvoir concentrer ses sentiments en un véritable amour). Il trouve que, dans *Rival et Rivale*, il aurait dû montrer, à côté du craintif Schnath, un pédéraste non tourmenté, qui soit vraiment d'accord avec lui-même. « *Mais, dit-il, j'ai voulu montrer aux Allemands, qui parlent toujours de leur cœur, combien en réalité le corps comptait pour eux.* » Il parle de cette autre sorte, non moins agaçante : ceux qui (comme Julien G[reen]) ne portent intérêt qu'à ceux qui ont aussi leurs goûts. Il ne peut comprendre la répulsion des gens dits normaux ; mais comment ne pas la comprendre, quand on voit les manières et l'allure de ceux qui la font naître !

Je passe ensuite chez les Dopagne, où s'achève fébrilement le second numéro de *Variété*. Je ne crois guère ni à la valeur, ni à la durée de cette revue. Je dois faire un *Nerval* pour une petite collection qu'ils lancent.

Herbart, à qui je téléphone pour avoir des nouvelles des deux filles, me dit que *Terre des Hommes* va cesser de paraître, alors que la vente est satisfaisante mais pour des difficultés de « *reconnaissance de paternité* ».

Samedi 2 mars.

Avec Colette Th., qui m'avait rejoint à la Coupole, nous allons voir C.

Tout surpris de la trouver debout. Je lui avais écrit hier pour lui dire que je ne venais pas la voir de peur de la fatiguer ; elle me donne sa réponse. Je lui apportais un dessin que j'ai dû faire vers mes huit ans et qui représente les baraques de la Saint-Jean.

Quand nous sortons, Colette me dit : « *Vraiment, le mot "charmant" est celui qui convient à Catherine.* » J'approuve hâtivement et parle d'autre chose.

\*

Jeudi 14 mars.

Thomas, qui revient de Rodez, me parle longuement de sa visite à Antonin Artaud, qui semble parfaitement lucide — et n'est fou que dans la mesure où le sont les illuminés.

\*

Paris, 8 [avril].

Hier après-midi chez les Jouhandeau, où je reste dîner et d'où je ne repars qu'à minuit.

Trouvé ici, à mon retour de S., une lettre de C. qui contient des plantes de Cabris. Elle me demande encore de la rejoindre, et ce n'est pas possible. Et puis, le désiré-je tellement ? Comme c'est étrange, que cette invitation, qui m'aurait autrefois transporté de joie, aujourd'hui me laisse indifférent et même m'ennuie un peu...

10 avril.

Lundi, chez les Coppet, déjeuné avec le jeune pianiste hongrois Géza Anda et le libraire Tournier, qui parle avec beaucoup d'admiration de Montherlant (de l'homme, qu'il présente comme un enfant). Le portrait de Martin du Gard a quitté le mur, où une glace le remplace.

C. m'envoie une photo d'elle, enfant. Les traits du vieux Gide se retrouvent sur ce visage de quatre ans.

\*

27 avril.

Je reçois ce matin, en même temps qu'une lettre de C., une lettre d'Henri Guillemin qui me demande une étude sur son père... Mais j'hésite à accepter ; le cas Gide est un de ceux qui m'embarrassent le plus, et j'aurais mieux aimé attendre encore avant de le « *reconsidérer* ».

\*

2 mai.

Quelques instants, hier, chez les Jouhandeau. J'allais porter du muguet à Élise, qui me demande de rester à dîner, mais l'annonce de l'ar-

rivée de [Anne de] Biéville me fait fuir.

Le matin, au bord du lac, lecture du dernier volume de vers de Super-vielle. Voix *unique* dans sa simplicité.

Je reçois ce matin de C. la lettre la plus amoureuse qu'elle ait sans doute jamais écrite — mais ce n'est pas elle que je vais attendre à la gare.

10 mai.

Élise me demande de venir dîner demain avec Marie L. et le Père Couturier ; mais j'ai mieux à faire. Et C., à Montfort-l'Amaury, qui veut que je vienne la rejoindre.

Vu hier Thomas, qui parle de son voyage à Berlin. Invraisemblables trafics, contre des cigarettes, dans les ruines de la ville. Il me dit qu'il est pratiquement séparé de Colette. Il pense que j'ai tort de partir [*pour le Brésil*], de faire autre chose que mon métier d'écrivain ; mais je lui dis que je ne suis pas tellement sûr d'être écrivain ; que je n'ai de plaisir qu'à travailler un jardin, comme ces jours derniers encore à S[ouvigny].

Lundi 13 mai.

\*

Henri Guillemin me demande d'écrire un petit livre sur Gide pour la collection « *Comment lire* », et Raymond Dumay me demande un article sur Gide intime. Ce vieillard commence à m'ennuyer. J'ai envie de donner à Dumay les pages de carnet écrites après la première rencontre, en juin 41. C. me téléphone ce matin. Je promets d'aller la voir demain.

Mercredi 15.

La balance s'incline, s'incline. Peut-être que cette journée va décider de tout.

Hier, à Montfort-l'Amaury, je demande à C. si elle veut venir au Brésil.

Nous rentrons ensemble à Paris ; j'étais gêné de l'accompagner jusqu'au Vaneau, mais l'accueil de Gide et de la Petite Dame est amical. (Un sort moqueur veut que j'aie payé les dépenses de la journée avec l'argent reçu pour la publication des *Nourritures célestes* dans le recueil de pastiches.) Nous allons ensemble au théâtre Saint-Georges. C. est inquiète ; elle n'a pu joindre L., qui doit téléphoner à Montfort, où on lui répondra que C. a mis Isabelle en nourrice et est partie pour Paris. Il a trouvé une de mes lettres à C.

Elle me téléphone ce matin après être passée chez L. qui est parti en province, mais qui a attendu désespérément hier soir, et à qui Gide, quand il a téléphoné au Vaneau, a répondu que « *C. n'était pas là pour le*

*moment* ». Ce matin au déjeuner, Gide n'en a soufflé mot à C., qui l'apprend seulement par un mot que L. a laissé avant de partir.

Elle propose que nous sortions ce soir ensemble, mais je ne veux pas laisser A. et ai un moment l'idée de les réunir. Mais n'est-ce pas trop brutal ?

C. de 5 à 7, dans le petit café au coin de la rue Paul-Louis Courier, puis aux Tuileries. Elle semble gagnée à l'idée du départ, mais désire ne pas lâcher le film projeté. Elle a déjà demandé à son père des renseignements sur le Brésil.

\*

16 mai.

Je lui avais dit hier : « *Laissons faire le temps, qui fait toujours quelque chose.* » Elle me dit ce matin au téléphone : « *Ce que vous distiez hier est idiot. Je me trouve entre deux éléments stables, ballottée comme un bouchon. Si je ne bouge pas moi-même, il n'arrivera jamais rien.*

— *Alors, que le bouchon bouge !*

— *Il va bouger.* »

Je rejoins Thomas dans sa chambre ; y trouve [Emmanuel] Peillet, qui m'agace par un air un peu trop satisfait. Th. m'accompagne à travers le Luxembourg. Je lui fais lire le « Journal de Cabris » et il me rappelle ce détail : Gide, du car qui l'emmenait vers Nice, nous envoyant des baisers.

Nous arrivons chez C. Je sonne, re-sonne, me décide à ouvrir, et trouve C. endormie sur un divan. Je la montre à Th., qui disparaît avec la plus charmante discrétion. Je réveille C., qui me montre des photos d'elle tout enfant, où elle ressemble étonnamment à Isabelle. Nous partons pour la gare, portant le lit d'I. qu'elle remporte à Montfort. Je m'assieds auprès d'elle dans le train et, entendant siffler, la quitte plus vite que je n'aurais voulu. Je lui ai promis d'aller la rejoindre la semaine prochaine. Mais comme mon navire est pris entre des courants contraires !

23 mai.

Deux jours avec C. à Montfort. Nous retournons, jusqu'au milieu de la nuit, tous les problèmes qui bouchent notre horizon (sauf *un*, que je ne me décide pas encore à lui dire, et le plus important pour moi). Si incapables finalement d'y voir clair que nous décidons de demander conseil à Martin du Gard. Elle va le voir demain.

Elle m'apprend, ce qui m'étonne bien, que le Vaneau pense depuis longtemps que je suis amoureux d'elle ; et, ce qui m'étonne et m'amuse



encore plus, que son père lui a recommandé un jour de ne pas me faire trop de peine...

Cette répugnance qu'elle a pour le mariage, réussirai-je à l'effacer ? J'en ai parlé très ouvertement cet après-midi avec Lagrave. Il juge que, sans mariage religieux, une union n'a pas grand sens, sinon pour les formalités civiles ; mais ni l'un ni l'autre nous ne tenons au mariage religieux — et pourtant, quelle peine cela va faire à ma mère !

Enfin, il y a le problème Lods ; et Isabelle ; et Lods tient énormément à Isabelle, comme, d'ailleurs, il tient à C. de plus en plus à mesure qu'il sent qu'elle lui échappe.

Lagrave n'a pas été autrement surpris de ma confiance ; il assure que, depuis plusieurs mois, il sentait en moi une transformation. Mais je ne suis pas certain qu'elle ait été due uniquement à C., puisque, dans le même temps, j'avais une autre source de bonheur.

25 mai.

J'ai été bien sot d'envoyer C. à Martin du Gard. Il la pousse tout simplement à ne pas quitter L. Il prend le parti du plus vieux, et pense que C. n'a pas le droit de lui faire une telle peine (comme si elle n'était pas décidée à la lui faire de toute façon). C. dit qu'il avait la larme à l'œil et que cela la terrifiait.

Elle vient me rejoindre à la Rhumerie Martiniquaise, où je l'attendais impatiemment (la « *consultation* » a duré deux heures et demie). Nous dînons avec Lagrave chez Corinne [*Bannier*], malheureusement malade ; ensuite, au long de la Seine, sur un banc des Invalides, puis près du Vaneau, moments pénibles. Elle devait parler à son père ce matin ; me téléphone à l'instant pour que je les rejoigne.

Lundi 27 mai.

Accueil très inattendu de Gide, que je suis allé voir ce matin à la demande de C. Il me dit cette chose très surprenante, qu'il aimerait m'avoir pour gendre... La seule opposition est celle de C. pour le mariage. La conversation a débuté par un quiproquo, Gide m'assurant qu'il ferait tout ce qu'il pourrait pour faciliter le départ, et je ne comprenais plus, car C. m'avait dit son hostilité au projet brésilien. Mais il ne s'agissait pas du Brésil, où il croit que nous aurions vite une énorme nostalgie de la France. Il propose que nous passions, C. et moi, quelque temps à Cabris, pour mieux nous connaître. Il va écrire à Élisabeth dès que Herbart ne sera plus à Cabris. C. voudrait aussi que nous allions en Hollande, où l'invite Jef Last que je vois pendant une interruption de la conversation ;

arrivée aussi de la Petite Dame, moitié instinct, moitié curiosité réfléchie. Comment ne se douterait-elle de rien ?

Gide me dit avec son sourire en coin : « *Il y a une chose très favorable que C. m'a dite, c'est que vous aimez les plantes... Cela vous assure l'accord d'Élisabeth, et aussi le mien.* »

Promenade avec C. au Luxembourg.

\*

Vendredi 31.

La décision de C. a été d'une rapidité bouleversante. Gide m'avait demandé, hier, de venir le voir ; quand j'arrive, il me dit : « *C. va arriver.* » Conversation très cordiale, en l'attendant, avec lui et Pierre Herbart, qui m'assure qu'il a parlé à Gide en faveur du mariage. C. arrive, un peu mouillée, entraîne son père, puis me rappelle, et Gide m'annonce qu'elle accepte de se marier. Accolade paternelle. Puis la Petite Dame arrive, bien émue ; nouveaux embrassements. Je n'en pouvais croire ni mes oreilles, ni mes yeux. Quelle rapidité, après tant de lenteurs !

Téléphonant le matin à son père, elle lui dit : « *Je me suis décidée au mariage* » ; et Gide, ne comprenant pas, de crier : « *Quel voyage ?* »

Dimanche 2 juin, Souvigny.

Si je comptais sur un peu de vanité chez ma mère pour lui faire accepter ce mariage, comme je me trompais ! Gide est resté pour elle le Démon, et tout ce qui l'entoure porte ce signe ; au point que j'ai dû lui dire que C. n'était tout de même pas responsable de l'avoir pour père.

Comme le dîner a été pénible, hier. Maman a appris la nouvelle comme une sorte de catastrophe vaguement redoutée ; elle a mis aussitôt en avant la question religieuse, qui compte tant pour elle et pour moi si peu. Dans son ignorance du protestantisme, elle l'assimile purement et simplement au paganisme (ce qu'il est, d'ailleurs, dans le cas présent). Je m'irrite de jugements si mal fondés, et comme elle me demande ce que seront mes enfants, je m'écrie : « *Paiens !* » Et elle : « *Sûrement, et toi aussi...* »

Aujourd'hui, elle semble s'être un peu habituée à cette idée ; accepte que C. vienne ici jeudi, puisque aussi bien tout est déjà décidé. Je lui ai dit : « *Si je t'en avais parlé plus tôt, tu m'aurais fait toutes les objections que tu me fais aujourd'hui — et cela me fait de la peine de te le dire, mais je sais que rien n'aurait été changé.* »

Je viens de relire, dans des cahiers précédents, les pages qui racontent mes premières rencontres avec C. ; et je vois plus absolument que jamais

que les choses devaient être ce qu'elles sont.

\*

Le repas de midi avait quand même été plus agréable, rue Vaneau, avec la Petite Dame, Gide, Herbart et Catherine. Celle-ci venait de me raconter l'effrayante soirée avec Lods, à demi fou de douleur, qui voulait la retenir de force dans l'appartement.

4 juin.

La pauvre petite se débat dans d'horribles difficultés. Elle m'envoie une lettre qui la montre épuisée.

\*

Souvigny, 11 juin.

C. et les Guignard sont repartis hier. La présence de C. a fait beaucoup pour convaincre maman, et tout autant la présence de Romain G. qui a joué admirablement son rôle de conciliateur.

C. se plaît ici ; et ce qui m'enchant, c'est qu'elle aime beaucoup ma bibliothèque, où nous nous installerons sans doute quand nous viendrons ici.

\*

Samedi, ce qui ne m'était plus arrivé depuis quinze ans peut-être, j'ai pleuré.

Vendredi [14], Paris.

Aucune envie d'écrire ici. Non faute d'avoir à dire, car voici des journées qui marqueront dans ma vie. Je découvre avec stupeur l'énorme pouvoir qu'ont les humains l'un sur l'autre ; pouvoir surtout, hélas, de faire souffrir.

Gide, qui m'avait demandé de venir le voir avant-hier, me raconte la scène, au téléphone, entre C. et L. ... « *Quel comédien tu fais* », me disais-je en l'écoutant, mais sans du tout lui retirer de ma sympathie, tant j'avais été touché par ses paroles précédentes, où il me disait qu'à travers moi C. lui était revenue.

Il me conduit chez la Petite Dame, où Martin du Gard se trouve déjà ; et je crois à un coup monté, sachant que RMG est hostile au mariage (Breitbach venait de me le confirmer). Mais il me fait bon accueil, et le lendemain je reçois de lui une lettre à la fois réticente et cordiale. Il semble craindre pour moi plus encore que pour C.

Schlumberger a eu ce mot qui le peint tout entier : « *Enfin, Catherine va redevenir sortable !* »

Dimanche 16 juin.

\*

Quelques heures chez les Jouhandeau. Séance de massage d'Élise. Ils me conseillent de m'adresser au Père Couturier pour la question du mariage. Marcel raconte quelques-uns des nombreux accidents d'Élise. Il me montre les gros *Carnets de Don Juan*, auxquels il travaille — et où il se débonde à plein.

Mercredi 19.

Dîné hier avec A. et Breitbach, qui nous emmène ensuite chez lui pour me donner des livres (un Thomas Mann et un Hofmannstahl).

Je téléphone ce matin à Green qui a un appartement à échanger.

Élise me téléphone pour me dire de voir le Père Couturier. Elle s'intéresse considérablement à ce mariage, qu'elle avait flairé dès le jour où je lui ai amené C. Téléphoné aussi à Gide, que je verrai demain (aperçu hier, boulevard Saint-Germain, dans une grande cape noire, alors que Valéry Delcroix et moi parlions de lui).

Jeudi 20.

Absolument éreinté. Je veux sauver pourtant quelques instants de cette épuisante journée.

Ce matin, service de presse du *Traité*. Le hasard malin veut qu'en face de moi, à la même heure, Gide vienne faire celui de son *Journal 39-42* ; de sorte que nous échangeons nos œuvres. Il me fait lire des lettres de C. et d'É[*lisabeth*]. C. a une grosse angine, et un télégramme reçu ce soir me dit qu'elle ne sera pas debout avant lundi ; mais je pense toujours partir dimanche.

Je rentre déjeuner à Neuilly ; puis rejoins Luis de Villalonga qui me conduit chez le représentant de Stols, de La Haye ; je promets, pour la belle revue graphique, une étude sur Marie L. et ses illustrations. Nous allons ensuite chez Mariano Andreu, que je quitte précipitamment pour mon dentiste ; de là chez Gide, qui me parle très gentiment du *Traité* et lit avec beaucoup d'amusement les pages sur Cabris. Visite à la Petite Dame, à qui il fait lire ces pages. J'en sors chargé de robes pour C. et du café procuré par Martin du Gard. Vais dîner avec Michel de Smet. Beau ciel sur la Seine. C'est le plus long jour de l'année : Gide me l'annonce avec consternation ; et, de fait, nous avons si mal profité du printemps ! Si je n'avais eu les beaux jours du Tessin, j'aborderais l'été sans m'en être rendu compte.

Comme je téléphone à Green devant lui, Gide me dit son inquiétude

de voir Green détruire toute la part de son *Journal* non publiée — non publiable, parce que trop noire, ou trop rouge. Il faudrait sauver Green contre lui-même ; et ses inclinations de plus en plus vives du côté religieux ne sont pas de nature à atténuer cette inquiétude.

21 juin.

Visite à Green, rue Cortambert, pour parler d'un échange d'appartements entre la rue Chanoinesse et le boulevard Montparnasse. Il a dû être beau quand il était moins gras. J'aimerais le connaître mieux, parler avec lui de cette poésie anglaise sur laquelle il essayait — sans peine — de me coller.

Aurons-nous le logement ? Ce qu'il m'en dit me donne grande envie d'y être.

Cabris, 25 juin.

Arrivé par la pluie ; et aujourd'hui le ciel est de nouveau couvert. Mais la journée d'hier a été très belle et nous avons pu faire enfin le feu de la Saint-Jean que le mauvais temps de la veille avait réduit à un feu dans la cheminée.

C. est encore affaiblie par son début de diphtérie. Nous sommes pourtant allés hier jusqu'à la Messuguière pour reconnaître notre futur domaine. C. m'a entraîné ensuite sur le chemin de la bergerie, mais j'ai craint qu'elle ne se fatigue ; halte sur les pierres, au soleil, devant l'admirable paysage.

« *L'orchestre jouait la danse à la mode. La mode meurt jeune. C'est ce qui fait sa légèreté si grave. L'aplomb du succès et la mélancolie de n'en plus avoir bientôt, magnifiaient cette danse. Toutes ses notes devaient un jour trouver le cœur de Jacques...* » (Cocteau, *Le Grand Écart*)

27 juin.

Rechute de C., en réaction tardive au traitement anti-diphtérique. Elle m'a fait grand'peur, l'avant-dernière nuit, quand je l'ai trouvée écroulée près de la porte de ma chambre. Les nouvelles piqûres l'ont à peu près paralysée, le moindre mouvement demande des soins infinis. Aujourd'hui pourtant, elle semble mieux. Mais j'ai presque honte de profiter du beau soleil enfin revenu, de travailler au jardin, de me baigner. La maladie me met mal à mon aise.

29, samedi.

Pleine chaleur. C. va beaucoup mieux.

3 juillet.

É[*lisabeth*] me raconte les premiers contacts des Van R. avec Gide, par l'entremise de Régnier. La Petite Dame avait été chargée par Verhaeren de lui renvoyer ce qui lui paraissait intéressant parmi les livres qu'on lui adressait à Bruxelles en son absence. Elle avait été enthousiasmée par les *Nourritures* et avait beaucoup souhaité connaître le jeune Gide. Un peu plus tard, les Van R. se trouvaient chez Vielé-Griffin, où venait aussi Régnier ; et c'est celui-ci qui les a invités un jour en même temps que Gide.

Celui-ci est venu ensuite chez eux, de plus en plus souvent ; puis il les a rejoints en voyage. Nous regardons, avec C., des photos du séjour à Rome en 1903, et à Jersey ; et les premières, en 1901, à Weimar. Gide avait des moustaches à la Nietzsche.

La première fois qu'É. l'a rencontré, c'était chez elle, un jour où il avait amené Athman. Elle était toute petite fille ; s'est approchée de lui et lui a dit : « *Quel dommage que tu ne sois plus un petit garçon, nous aurions si bien joué tous les deux...* »

5 juillet.

Ce matin, avec C., promenade jusqu'à la bergerie, que nous trouvons plus séduisante encore qu'elle n'était dans nos souvenirs. Déjà, nous l'installons en pensée. Il faut que nous l'ayons, tant nous l'avons désirée l'un et l'autre (mais séparément) la première fois que nous l'avons vue. J'aime surtout les deux beaux tilleuls de la terrasse, et la grande arche de pierre de la première salle.

Au retour, nous nous arrêtons à la Messuguière où nous vivrons au mois d'août, et où nous voulons inviter Gide à nous rejoindre. Herbart, arrivé ce matin, apporte de lui une lettre extrêmement affectueuse.

Je pars (demain) ravi de ce séjour, et me sentant tout à fait adopté par le pays.

\*

(À suivre.)